

L'arbre et le

Les essences représentées dans l'art

Texte : Biba VILAYLECK

J'ai vécu plus de quarante ans sous les tropiques (Caraïbes et Asie du Sud-Est) où ma passion a été d'enquêter sur les noms de plantes et leurs usages.

Au début, en Asie surtout, c'est l'émerveillement devant l'ingéniosité des hommes qui utilisent les plantes, par exemple pour élever des

cochenilles, dont on extrait un colorant rouge, ou qui emploient le bambou de mille façons différentes. Cela prend plusieurs années... On s'enfonce tout doucement dans une culture que l'on comprend de mieux en mieux, jusqu'à ce qu'elle a de plus mystérieux : les lieux de culte, les pagodes. Les sculptures, les peintures murales, les bas-reliefs que j'avais longtemps négligés sont devenus un terrain de perpétuelles interrogations sur les plantes représentées et leur raison d'être : ces plantes étaient-elles identifiables ? Avaient-elles un référent naturel ? De quoi ou de qui étaient-elles le signe ?

Les fleurs et les feuilles constituent un système décoratif de rosaces, de fleurons, de rinceaux, dans lesquels les espèces sont difficilement reconnaissables. Mais les arbres, eux, sont bien individualisés et le travail de l'artiste permet peut-être de les identifier.

Pour commencer ce travail, il faut remonter à l'Inde d'il y a 2500 ans, lorsque le bouddhisme est né, en opposition aux religions existantes mais cependant imprégné de leurs mythologies et de leurs codes iconographiques. Dans les premiers siècles du bouddhisme, aucune image du Bouddha n'est représentée sur des monuments, où foisonnent pourtant des compositions savantes et complexes ; selon Paule Mus, « sur ces monuments, par une véritable gageure, les vies illustrées de Sakyamuni se passent de Sakyamuni ». Ce sont des symboles : le stupa, le trône, la roue et surtout l'arbre, qui indiquent sa présence. Non seulement l'arbre signifie « le Sage » dans l'art bouddhique ancien



Sakyamuni prêchant. Miniature votive (tsai-kali), XI^e siècle, monastère de Toling, Ouest du Tibet.

Les mots pour le dire

Stupa : n.m., structure architecturale bouddhiste et jaina que l'on trouve dans le sous-continent indien, dont il est originaire, mais aussi dans le reste de l'Asie, où il a suivi l'expansion du bouddhisme. C'est à la fois une représentation aniconique du Bouddha et un monument commémorant sa mort.

bouddhisme

bouddhique et leurs significations

mais encore chaque moment important de son histoire est représenté par un arbre d'une espèce différente : l'arbre jalonne ainsi la voie que suit Sakyamuni vers l'Éveil. En outre, le Bouddha historique n'est pas le seul, d'autres bouddhas (entre six et vingt-huit), en d'autres temps, ont existé et ils sont également représentés dans l'iconographie ; une façon de les distinguer est de regarder l'arbre sous lequel ils sont assis.

L'abondance des arbres figurés sur les grands stupas indiens de Sâncî et de Bharhut est étonnante. L'art du Gandhara, qui donne un corps et un visage au Bouddha et attribue parfois aux ficus des feuilles d'acanthé, est tout aussi instructif. L'exploration de ces monuments avec l'aide d'indianistes reconnus (Alexander Cunningham, Alfred Foucher, Ananda Coomaraswamy, Odette Viennot) est passionnante et permet de mieux comprendre les sculptures et les peintures murales des temples d'aujourd'hui, ceux du bouddhisme Theravada, au Sri Lanka, au Myanmar et en Thaïlande, au Laos et au Cambodge.

Le figuier des pagodes (*Ficus religiosa*, Moracées) sera donc le premier de ces arbres : on peut admirer ses feuilles, en forme de cœur et à la pointe allongée, déjà dans la civilisation de Mohenjo-Daro et sans interruption jusque dans les pagodes modernes, toujours avec le même vocabulaire plastique. Il est à la fois le Bouddha et l'arbre sous lequel il atteint l'Éveil et, à ce titre, honoré par tous les bouddhistes. Un autre ficus, le banyan (*Ficus benghalensis*), qui joue un rôle très important dans la vie des Indiens, prend parfois sa place dans l'art mais jamais dans le culte ; il est reconnaissable à ses racines aériennes.

Un des arbres dont le nom revient régulièrement dans tous les textes est le *sâla*. C'est en prenant appui sur l'une de ses



Shorea robusta. Planche extraite de *Plants of the coast of Coromandel*, vol. 3 (1819), de William Roxburgh.

branches basses que la reine Maya donne naissance au futur Bouddha. C'est aussi entre deux *sâla* que le Bouddha se couche pour mourir. Les botanistes (comme William Roxburgh) et les historiens considèrent que cet arbre est un *Shorea robusta* (Diptérocarpacées), arbre originaire d'une région relativement restreinte au sud de l'Himalaya. Parce que cet arbre est rare en dehors de sa région d'origine, les représentations qui en sont faites sont très fantaisistes et même contraires à la connaissance botanique, si l'on pense à la confusion avec l'arbre boulet de canon (*Couroupita guianensis*, Lécythidacées. Voir *La Garance voyageuse* n° 103).



Syzygium malaccense. Planche extraite de *Indigenous Flowers of the Hawaiian Islands* (1885), d'Isabella Sinclair.



Bombax ceiba. Planche extraite de *Flora de Filipinas [...]*, 1880-1883, de Francisco Manuel Blanco.



Mangue. Planche extraite de *Flora Sinensis* (1656), l'un des livres d'histoire naturelle de la Chine les plus anciens, d'un auteur missionnaire jésuite anonyme.

Ce qui permet d'« identifier » l'arbre dans les œuvres plastiques, ce n'est pas l'arbre lui-même mais l'attitude de la femme qui en tient une branche : celle, classique, de la déesse à l'arbre, *çālabhanjikā*, littéralement « déesse qui enlace l'arbre *sāla* ».

Le *jambu* (*Syzygium jambos*, Myrtacées), lui, a une longue histoire dans la mythologie indienne puisqu'il engendre l'Inde, toutes ses rivières et tous ses fruits. Il apparaît sous toute une série de noms vernaculaires et s'appelle jambosier ou pomme rose en français. Dans le bouddhisme, il est lié à la première méditation du jeune Sakyamuni qui, au lieu d'assister au labourage rituel mené par son père, préfère s'asseoir sous un *jambu* dont « l'ombre n'abandonne pas le corps du Sugata », selon la *Lalita Vistara*, l'une des premières biographies du Bouddha.

Les fromagers (*Bombax* spp., Malvacées) donnent lieu à de terribles images des enfers où les pécheurs s'empalent sur leurs épines redoutables.

Les *āsoka* (*Saraca* spp., Fabacées), qui consolent de tous les chagrins, sont

représentés de façon très réaliste dans la sculpture indienne et font l'objet d'un culte constant dans le bouddhisme.

Le cocotier, le manguier, le bananier, sont eux aussi représentés pour créer un univers villageois où règnent le bonheur et la sagesse.

On ne peut rendre compte des univers culturels et cultuels de ces pays bouddhistes sans citer, d'une part, les plantes de l'alliance, le bétel (*Piper betle*, Pipéracées) et l'arec (*Areca catechu*, Arécacées), d'autre part, celles qui sont supports des textes sacrés, les arbres-livres : le rônier (*Borassus flabellifer*, Arécacées), les palmiers *Corypha* spp.

Enfin, comment ne pas parler du lotus (*Nelumbo nucifera*, Nelumbonacées)? Certes, ce n'est pas un arbre au sens où nous l'entendons mais, dans la mythologie, c'est l'arbre matriciel sorti du nombril de Vishnu assoupi sur les eaux primordiales, et c'est lui qui donne naissance à Brahma et au Bouddha. Ce qui m'a le plus intéressée en triant le nombre incalculable de documents sur cette

Les mots pour le dire
Sugata : nom signifiant
« le Bienheureux ».



Saraca asoca. Planche extraite de Curtis's botanical magazine (1830).
L'arbre d'Ashoka peut être désigné par les autres noms vernaculaires suivants :
anganapriya, asogam, asokada, ashopalava, asok, ashok, asoka, asupala,
gandapushpa, kankelli, kenkalimara, thawgabo, vand ichitrah.

plante, c'est le réalisme avec lequel elle est toujours figurée. À Sanchi, il y a 2500 ans, les sculpteurs représentent le lotus sous toutes ses formes botaniques : la feuille peltée qui se déroule hors de son bourgeon, le réceptacle rempli de graines, les rhizomes et les pousses qui, comme des guirlandes, rythment les histoires racontées. Sur les murs des temples birman, dans les manuscrits thaï, ce sont jusqu'aux rugosités des tiges qui sont visibles.

Avec le lotus ou les ficus, on admire les imagiers qui reproduisent ce qu'ils voient, mais avec le *sāla* et plusieurs autres on est bien forcé d'admettre qu'ils représentent le plus souvent ce qu'ils croient. ■



La voie des arbres dans le Bouddhisme. Du lotus originel aux grands ficus

de Biba VILAYLECK

Claire Maisonneuve, librairie d'Amérique et d'Orient, 2021 ;
22 x 25 cm ; 200 p. ; 32 €

Il était un temps où la tronçonneuse n'existait pas. Les arbres étaient alors des êtres vivants, utilisés certes, mais aimés, respectés, insérés dans la civilisation. Ce

livre raconte l'histoire d'une vingtaine d'arbres au Cambodge, au Sri Lanka, au Laos, en Thaïlande et au Myanmar (la Birmanie). Il montre comment, dans le bouddhisme de ces pays, ils accompagnent « les moments les plus significatifs de la vie du Bouddha : celui de la naissance, celui de la mort et surtout celui de l'Éveil ».

Pour chacun d'entre eux sont proposés des éléments de botanique, est illustrée leur symbolique, sont décrits leurs usages profanes, est précisé le code iconographique qui leur est attaché.

L'auteure, qui a longuement parcouru ces pays et vit désormais dans « la péninsule indochinoise », nous propose un récit somptueusement illustré par ces arbres et leurs représentations dans les temples, pagodes, maisons et paillottes. Bien que l'on trébuché souvent sur des termes étrangers, on se laisse facilement aller à la poésie de ces mots inconnus, à la beauté d'images dans lesquelles, toujours, l'arbre accompagne les divinités, à la découverte d'un monde au sein duquel une religion propose la beauté et l'apaisement.

JPG